

Littérature québécoise

Numéro 46, décembre 1991, janvier–février 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21681ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1991). Compte rendu de [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (46), 12–17.

NOUVELLES D'ABITIBI
Jeanne-Mance Delisle
La Pleine Lune, 1991,
222 p.; 17,95 \$

Après s'être fait connaître comme romancière, mais surtout comme dramaturge, Jeanne-Mance Delisle nous offre maintenant *Nouvelles d'Abitibi*. Dès le premier récit, elle définit clairement de qui il sera question dans son recueil: de gens dont la vie se sera déroulée en marge de l'histoire officielle qu'ils auront ignorée, tout comme elle n'aura rien retenu d'eux, de gens dont l'existence valait pourtant qu'on s'y attarde.

Il s'agit, au même titre que dans ses œuvres précédentes, d'être souvent excessifs, davantage guidés par la force de leurs instincts que par les règles sociales. Parfaitement accordés au pays rude et sauvage qu'ils habitent, ces hommes et ces femmes demeureront fidèles à leur nature profonde en répondant à l'appel de l'or ou de l'amour.

Plusieurs nouvelles décrivent une fusion qui semble parfaite de l'homme et de son milieu, fusion particulièrement sensible chez le Métis ou chez la grand-mère amérindienne. Le livre se referme sur le constat de la détérioration de l'environnement et sur la nécessité de retourner aux sources. Jeanne-Mance Delisle ne sombre cependant pas dans la morale simpliste ni dans le mélo manichéen. Chacun de ses personnages, autant l'ivrognesse que la religieuse au pied bot, se mérite pareillement notre sympathie. On reconnaît là l'un des éléments du talent de dramaturge de Jeanne-Mance Delisle: sa capacité à saisir les pulsions vitales des individus et à nous les présenter dans toute leur vigueur.

Un autre des points forts de Jeanne-Mance Delisle réside dans la construction de ses textes et leur concision, ce qui vaut ici pour chacune des dix-huit nouvelles qui composent ce recueil.



De surcroît, toutes ses histoires nous laissent de fort belles images: «J'ai vu la porte s'ouvrir et la lumière attiser des étoiles sur la neige».

Claire Côté

VOULOIR DE L'ART
Joseph Jean Rolland Dubé
Pajé éditeur, 1991,
235 p.; 17,95 \$

Quand Roger rencontre la demoiselle qu'il drague depuis bientôt un an par l'intermédiaire de son ordinateur et de la messagerie électronique «Le sanatorium», c'est le début de la typique histoire d'amour. Mais quand il reçoit par la suite le testament de son ami Bic le Pen et que Bell Canada intente un procès au propriétaire du «Sanatorium» pour diffamation, c'est le début des emmerdements.

C'est sur cette toile de fond que Joseph Jean Rolland Dubé campe les nombreux personnages de son premier roman: *Vouloir de l'art*. Derrière une couverture franchement hideuse, on retrouve l'univers très contemporain de déshumanisation de cette fin de siècle que l'auteur a su recréer en donnant à un ordinateur le rôle pivot central durant toute l'action du récit. Un récit qui reposait sur un



filon d'or; l'idée originale était extrêmement intéressante et offrait de nombreuses possibilités, mais le romancier a préféré la romance et l'Interrubain Bell aux mésaventures de Bic le Pen ou à la crise de jalousie de Coquille, deux voies secondaires qui promettaient. Le filon s'épuise rapidement...

Difficile aussi d'évaluer le talent d'un écrivain quand le tiers de son premier roman est composé de reproductions d'échanges sur moniteurs et d'une exposition de graphiques étranges de La Société de Conservation du Présent qui nous permet de déchiffrer le rébus de la couverture, même si ces deux éléments en font l'originalité.

Vouloir de l'art nous offre une vision différente et très contemporaine, mais aussi légère que la pression d'une touche de terminal.

Patrice Larivée

AUTOUR DES GARES
Hugues Corriveau
L'instant même, 1991,
227 p.; 22,95 \$

Hugues Corriveau nous offre cent nouvelles d'égale longueur (deux pages) qui ont en commun le lieu et l'organisation; toutes se déroulent autour des gares et chacune comporte une citation de *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust. À première vue, ça peut sembler près de l'exercice de style mais on assiste plutôt à un processus d'incorporation de l'œuvre de Proust.

C'est un peu comme si, dans un train en marche, nous courions «d'une fenêtre à l'autre, pour rapprocher, pour entoiler les fragments intermittents et opposés (d'une œuvre) et en avoir une vue totale et un tableau continu». Certaines citations choisies traînent dans leurs bagages d'inévitables souvenirs de lecture tels ces «deux ou trois fois» insérés dans la nouvelle «Le premier et si fatal retard», d'autres sont plus anodines, comme le «goodbye» lancé par «les jumelles qui surveillaient beaucoup». Et si, à quelques reprises, le texte de Corriveau doit se plier à un temps de verbe antéproustien, c'est tout de même son propre univers qui domine. Un univers où l'angoisse des voyageurs respecte l'horaire des trains, une faune de gare qu'on prend plaisir à observer...

Les gares de Corriveau, tout en étant purs lieux de transition, enferment l'essence même des villes qu'elles représentent et approfondissent de cent façons la thématique proustienne du passage de l'unique à l'universel. Rappelons que ce premier recueil de nouvelles s'est mérité le prix Adrienne-Choquette 1991 et que lui faire prendre une voie d'évitement serait pure catastrophe, tant ce tortillard recèle de beauté, de cruauté et d'étrangeté.

Marie Vallerand

RÉELLE DISTANTE
Germaine Beaulieu
Écrits des Forges,
1991, 84 p.; 10,00 \$

Plusieurs raisons font que j'ai peu aimé *Réelle distante*, mais viennent en tête, la lecture laborieuse et l'arrière goût âpre des textes poético-théoriques. En effet, sous ces poèmes, ellip-



tiques pour la plupart, où l'écriture devrait, selon le projet de l'auteur, être en mouvement, on ressent une espèce de refus de nommer clairement les choses de sorte qu'on a l'impression de sécher dans une lourde ambiance de mystère. Et bien que Germaine Beaulieu répète à maintes reprises qu'elle «veut parler une autre langue», le poème ne parvient que rarement à s'élever. Pourtant, l'auteur désire que son écriture transgresse le banal, franchisse le seuil des métaphores usées et ennuyeuses; elle aimerait que son écriture «[danse] sur un nouveau rythme, sur des mots qui rejoignent [sa] conscience», objectifs non atteints semble-t-il, car l'écriture ne s'exécute pas. Malheureusement, en agissant ainsi Germaine Beaulieu s'éloigne de l'indicible et rate la poésie; elle évite ses propres images qui auraient pu écrire le sujet, la conjugaison, la feinte, le désir, la femme, l'amour, l'imaginaire, le silence, l'absence et le temps dont il est question dans le recueil.

De manière générale, la porte de l'interprétation est ouverte trop grande: on se perd dans la multiplicité des significations, l'imprécision du pronom *elle* dérouté et le discours est dilué dans un intellectualisme circulaire. Avec *Réelle distante*, Germaine Beaulieu permet au lecteur de choisir entre différentes serrures, mais elle ne donne pas de clé. À moins que, ce qui n'est pas exclu, je n'aie rien compris au projet. Une chose est sûre toutefois: moi aussi devant les livres, si nombreux aujourd'hui, «je refuse de quitter le paragraphe / comme si la conclusion traînait / sur les lignes où se grave un texte». J'aime être guidé vers un but, en

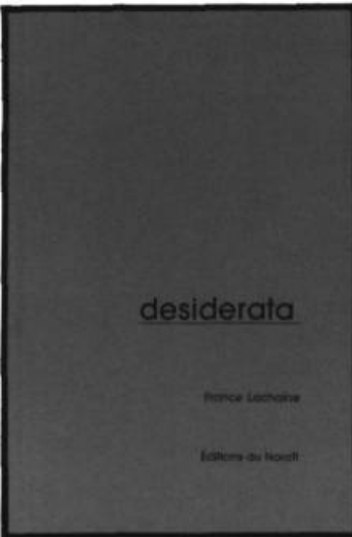
poésie comme en prose, et non être perdu dans la *polyphonie* du sens sous le prétexte trop facile que tout est possible.

Christian Bouchard

DESIDERATA
France Lachaine
Noroît, 1991, 77 p.; 12,00 \$

Ce qui frappe au départ dans ce deuxième recueil de France Lachaine, c'est la forme paradoxale qu'empruntent les poèmes. À la fois très économes et elliptiques, ceux-ci, à cause du lexique utilisé, donnent pourtant une impression d'abondance et de foisonnement. Il y a dans ces propos autant de retenue que d'excès. Cette particularité constitue d'ailleurs la qualité première de l'ouvrage: un rythme, une scansion qui impose une inquiétude violente.

On se demande si l'auteur, en recourant à ce procédé, n'a pas délibérément voulu brouiller les pistes: on sent bien derrière les mots, la douleur et le drame qui les génèrent. Néanmoins, l'essentiel reste non dit ou, plus exactement, détourné. Comme si la simplicité était au-dessus de



ses forces. Dévoiler tout en faisant diversion, voilà peut-être, somme toute, une façon d'écrire moins douloureuse.

Mais quelle est-elle donc cette douleur qui s'étale et se cache à la fois? Vivre et créer, se tailler un chemin à travers les obstacles et les débris, s'affirmer malgré le doute et la peur constituent la trame du propos de *Desiderata*. S'insinueront au fil des textes les indices et les révélations. Surgiront, tantôt l'enfance douloureuse et indélébile — «des reliquats de la petite

enfance asphyxiant» —, «tantôt l'innocence des amours désolées», mais surtout «le plaisir souffrance d'écrire le dur trajet» qui finira par aboutir à la haine, à la fureur et à la folie là où «elle hurle déraisonnable l'énigme redoutée des choses».

Une voix particulière, un recueil particulier où le paradoxe constitue justement l'unité.

Christiane Frenette

LES ÂMES SOEURS
Marie Gaudreau
VLB, 1991,
176 p.; 16,95 \$

Les âmes sœurs, ce sont Lucie et Suzanne, qui ont connu enfants une relation de complaisance et d'intimité sexuelle. Elles se retrouvent après plusieurs années de correspondance dans laquelle la plus jeune, Lucie, s'inventait une brillante carrière de théâtre. En réalité, Lucie s'est résolue à danser nue pour créer le rôle «fort» qu'elle n'a jamais obtenu: elle a ainsi monté un numéro de ballet dans lequel elle danse, dans un costume de plumes, sur *Le cygne* de Saint-Saëns. C'est une jeune femme troublée, suicidaire, qui n'a pas réussi à faire le passage de l'enfance au monde adulte. Un jeu auquel elle s'adonnait avec sa sœur, où elles mimaient les scènes d'étreintes passionnées du cinéma, lui a laissé un idéal de l'amour qu'elle n'est jamais parvenue à retrouver: à trente ans, elle n'a «encore jamais connu d'amant», et éprouve à cette idée une sorte de réputation tout infantile.

Pour ma part, je ne suis pas arrivée à croire à ce personnage de danseuse nue, à sa pureté d'enfant et à la transcendance de son art. La difficulté qu'elle éprouve à vivre ses relations amoureuses et sociales, le lecteur en aura compris les raisons profondes assez vite: nul mystère chez ce personnage, et pourtant c'est le travail mystérieux de la mémoire, les traces variables qu'elle laisse chez chacune des sœurs, qui se veut à l'avant-plan.

Quelques monologues de l'héroïne font sourire tant ils relèvent d'une éloquence passiste: «[...] pourquoi nous avoir donné la conscience si c'est pour n'en point user? [...] Que ne l'avez-vous donc réservée aux êtres supérieurs, à ceux qui possèdent la science nécessaire pour changer, modifier, améliorer?» Ces outrances de style m'auraient fait échapper le

Un 5^e livre pour

lise vekeman

éditions

**Quête d'acceptation sinon d'amour,
quête de soi
et quête de la mère inatteignable.**

Format: 14 x 21,5 cm – 195 pages – 17,95 \$
Distribution ADP

livre des mains, si la psychologie simpliste des personnages et les descriptions complaisantes des numéros de danse ne l'avaient déjà fait. Mais il s'agit d'un premier roman et, en dépit des maladroites, l'auteure a du souffle et certains passages ne sont pas sans saveur: les bains à la moutarde que l'héroïne prend pour s'aseptiser; le récit de son dégoût d'enfant face aux transformations prochaines de son corps.

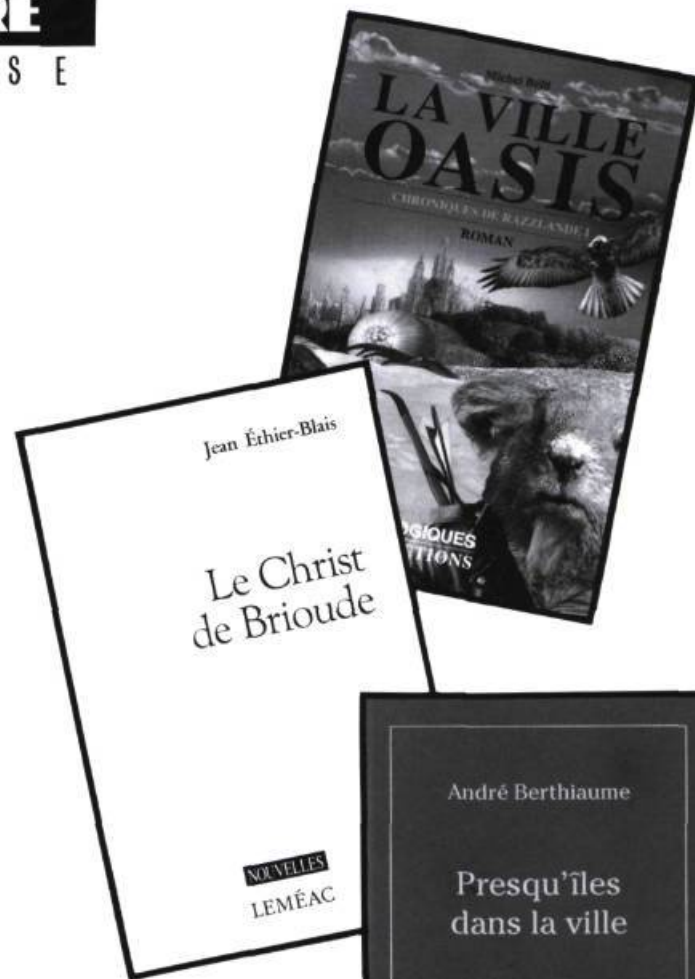
Patricia Belzil

LE CHRIST DE BRIOUDE
Jean Éthier-Blais
Leméac, 1990,
189 p.; 22,00 \$

C'est un recueil de trois paires de nouvelles. Si le titre écarte certains lecteurs, c'est dommage, car «Le Christ de Brioude», qui n'apparaît qu'au dernier quart du livre, fait partie de la paire la plus savoureuse.

Les deux premiers textes reflètent quelques traits de la réalité actuelle du Québec: les liens qui unissent les Grecs d'ici et de là-bas; comment créer l'image qui fait gagner les élections! Les deux suivants présentent, sous couvert de portraits fictifs, deux écrivains québécois, dont l'œuvre a déjà eu ses admirateurs; mais le temps — ou notre ignorance — leur laisse peu de place dans la mémoire. Ceux dont la culture littéraire a quelque poids s'amuseront à les identifier!

La dernière partie du recueil sort de l'ordinaire. L'auteur propose un long parcours dans le monde de la littérature. Au XV^e siècle, avec François Villon, qui est interdit de séjour à Paris et condamné à errer à travers la France avec un groupe de lépreux. Puis au tournant du XIX^e au XX^e, avec Mawilda von Meisenbug, amie de Nietzsche et de Wagner (peut-être), de Romain Rolland (certainement), et amoureuse de Paul Claudel à la lecture



de *Tête d'or* (selon la fiction présentée par l'auteur). Précis et détaillés, les portraits de chaque personnage restituent toute la richesse de leur personnalité. Celui de Claudel est remarquable. Il s'inscrit dans une démarche poursuivie de façon exemplaire par Pierre Mertens, qui prétend que, bien plus que la biographie, la fiction est proche de la vérité, ce que l'écrivain a illustré dans les romans consacrés à Gottfried Benn et à Alban Berg.

On ferme le livre sans arriver à situer la ligne de démarcation entre réalité et fiction!

Monique Grégoire

**PRESQU'ÎLES
DANS LA VILLE**
André Berthiaume
XYZ, 1991, 160p.; 17,95 \$

Si André Berthiaume s'est d'abord fait connaître comme auteur dramatique, de même que par un récit, *La fugue*, paru en 1966, c'est surtout des nouvelles qu'il nous a données à lire depuis.

De *Contretemps*, recueil édité en 1971, à *Presqu'îles dans la ville*, l'écriture a gagné en sobriété. Dans ces textes qui laissent davantage place à l'imaginaire, demeurent la sensibilité,

l'attention aux êtres et aux choses. Subsiste également une certaine préoccupation face au temps qui passe qu'on retrouve, sous différentes formes, dans plusieurs des nouvelles rassemblées ici: «L'autoroute» ramène Mathieu dans un quartier qu'il a quitté 30 ans auparavant; «Le rendez-vous de L.-G. B.» met en scène Louis-Georges Bégin qui se retrouve en rêve dans une «maison de miroirs» et assiste angoissé à son vieillissement; «La limousine de la Divine» présente un chauffeur qui conduit la divine, pour la dernière fois, au volant de son corbillard.

D'autre part, ces *Presqu'îles dans la ville* regroupent divers lieux: parc, cabine d'ascenseur, couloirs souterrains, centre commercial, salle d'étude. S'y déroulent des scènes souvent familières, empruntées au quotidien et qu'André Berthiaume sait fort bien nous faire revivre tant en raison de l'exactitude du décor et de la précision des

gestes que par son habileté à en traduire l'émotion particulière. Puis, parfois des éléments fantastiques s'introduisent dans ces univers tranquilles, le tableau se désagrège et l'histoire nous transporte ailleurs. Toutefois, ses textes les plus touchants sont peut-être ceux qui traitent, sur un ton anodin, des choses graves, sérieuses. Ainsi, dans «Maria Maya» un enfant nous expose, à travers son rêve de l'épouser, les conditions de vie de la bonne, alors que dans «La petite valise» on voit le président des États-Unis occupé à prendre du soleil, tandis que «la petite valise noire, celle qui contient les boutons du recours ultime» a été trafiquée.

Claire Côté

LA VILLE OASIS
CHRONIQUES
DE RAZZLANDE I
Michel Bélil
Logiques, 1990,
283 p.; 24,95 \$

«Razzoir». Ce jugement sévère s'applique à la première partie de ce roman de science-fiction où les très nombreux néologismes font du lecteur un limier aux prises avec un puzzle. Ainsi passe-t-on, difficilement et sans grand intérêt, sur les récits du «razztronome» incompris, Zuluk Luzuk, de Cracac Cacrak victime de la perle de caverne, de la prophétesse Grise Mine (où l'auteur, plutôt que de désacraliser le religieux par le scatologique comme dans la littérature érotico-pornographique, sacralise l'excrémentiel), etc.

«Au rythme du razz'n grou» est le point tournant de la lecture. Ce chapitre est un petit bijou et a d'ailleurs obtenu le Prix Septième Continent dans une précédente publication (dommage que la correction d'épreuves ait laissé une phrase inachevée, p 176). On y raconte l'histoire d'un genre musical qui a bouleversé l'univers razz. Michel Bélil (ou Chelmi Libel, selon le procédé d'inversion systématique des noms chers à l'auteur) parvient alors à nous faire oublier la surabondance de mots nouveaux pour éveiller notre intérêt. Peut-être aussi que le lecteur a enfin intégré une bonne partie du vocabulaire razzien? Toujours est-il qu'à partir de ce texte, la lecture devient plus agréable.

Ces chroniques présentent toutes les caractéristiques de

nouvelles interdépendantes, chacune rappelant un moment historique de la métropole Oasis et de Razzlande, parodie de l'histoire de l'humanité.

Si le roman de Bélil vous a déçus, ne le boudez pas et allez lire ses autres publications. Vous y trouverez, comme ici d'ailleurs, des perles et des agathes parmi les cailloux.

Angèle Laferrière

GASPARD AU LÉZARD
Réjean Legault
L'Hexagone, 1991,
261 p.; 22,95 \$

Il peut arriver à n'importe qui de s'asseoir sur un banc public et d'écouter marmotner un voisin sans que ce soliloque sans queue ni tête l'atteigne vraiment. Habituellement, ce discours ténébreux entre par une oreille et sort par l'autre, sans laisser de traces. La lecture de *Gaspard au lézard* de Réjean Legault ressemble à cet inefficace transpercement de paroles.

Bien sûr, le dépouillement ou la sobriété a sa place en littérature, mais, dans le cas présent, la raison du propos est tout près d'être inexistante. Gaspard fréquente assidûment la notoire boîte de nuit que le titre évoque sans jamais mener à terme l'aventure passionnelle qu'il désire avidement. Ce ne sont pas tant les milieux louches qui dérangent. L'existence de bars nocturnes sordides et de leurs éternels rôdeurs peut composer un univers fantastique digne de la plus savoureuse prose. Or, l'auteur se contente d'exploiter une formule qui a eu de bons résultats ailleurs en n'y recherchant que l'effet. Il s'acharne à décrire des lieux scientifiquement, boulons et *ferangles* inclus, à baptiser des personnages Uredrue, Lubréole, à seules fins de broser de fades tableaux sur l'habillement, sur les us et coutumes de cette faune vampirique dont le plus fort est une liste d'épicerie, sans jamais créer de véritable atmosphère romanesque, sauf celle qu'on peut extraire de notes laissées sur un réfrigérateur. Enfin, l'auteur reprend la formule journalistique (entendre petit agenda à serrure) qu'il adoptait dans *Lapocalypse* (1988) puis dans *Père et Fils* (1990) avec une obsession injustifiée pour l'heure exacte et le jour, les anglicismes et les mauvais *cale-en-bourgs*.

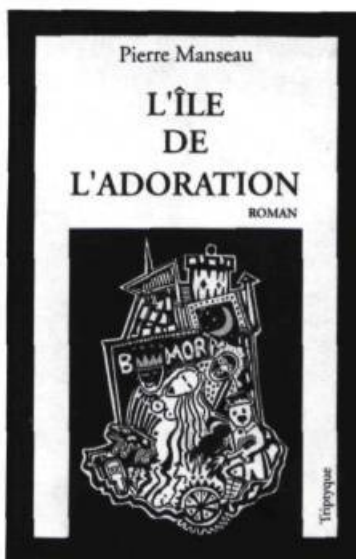
Mais, il est vrai que toute parole, toute écriture vaut la peine d'être exprimée, ne serait-ce que pour libérer le locuteur, le narrateur d'un poids psychologique insoutenable, et à l'heureux effet de le calmer, momentanément.

Philip Wickham

L'ÎLE DE L'ADORATION
Pierre Manseau
Triptyque, 1991,
178 p.; 14,95 \$

Jean Basile du *Devoir* salue avec enthousiasme le premier roman de Pierre Manseau, alors que son éditeur crie au chef-d'œuvre. Un peu beaucoup de hurras...

Le roi du manoir, réplique de la Duchesse de Tremblay, règne sur l'île de l'Adoration. Sa cour est composée de personnages tous aussi grotesques et dépravés les uns que les autres. De Charles Gisant-Ivre, aumônier défroqué, à Wendy Sackville, coiffeur travesti, ils traînent tous leur désœuvrement à la recherche du paradis des fantasmes. Trois femmes traversent le récit. La première seule y sur-



vit, grâce au sadisme, la seconde est empoisonnée dès le début, alors que la troisième, après avoir subi des sévices de la part de la moitié des personnages, finit éventrée et dévorée par des chiens. Un enfant mâle est arraché de ses entrailles pour être donné au Roi et à son amant qui désormais vécurent heureux avec leur seul enfant. Il ne fait pas bon être femme au pays de Pierre Manseau. Au passage, l'auteur écorche la police et les juges, mais la charge est tellement *hénarisme*...

Sans doute est-ce que je prends le texte au premier degré, sans doute que l'auteur désire nous communiquer son désespoir et sa critique radicale de la société montréalaise; malheureusement, je le crains, son aventure n'intéressera personne. Son vocabulaire de «sphincters, testicules et glands» me fait penser aux «pipi, caca, poil» de mon fils de cinq ans. Encore un chef-d'œuvre québécois qui tombera sans doute dans l'oubli.

Robert Beauregard

LA CROIX DU NORD
André Brochu
XYZ, 1991, 114 p.; 14,95 \$

Retour d'André Brochu à la prose, presque vingt ans après *Adéodat I* (1973), dans une sorte de roman de la conscience qui a pour thèmes: le sexe, saint Sébastien («Je suis un saint Martyr québécois»), l'échec de la vie du narrateur. En effet, sa femme le trompe avec un ancien condisciple de collège, cet ami dont il envoyait autrefois la croix et qu'aujourd'hui il porte à sa place. Regard rétrospectif du narrateur (ressuscité) sur son passé, de sa naissance («crucifié de naissance») à sa mort. Voilà la trame. Le constat est on ne peut plus sombre!

Pour le reste, il faut lire entre les lignes. Ainsi, l'épigraphe «Nous, les croisés criards du Nord», de Jacques Brault, témoigne de la volonté de Brochu de rejoindre l'individu en tant que Québécois et, au-delà, le Québec. Somme toute, la problématique de *La croix du Nord* rejoint les préoccupations du romancier du temps d'*Adéodat*. Il disait en 1975: «Oeuvre de folie, mon *Adéodat I* est l'expression de la conscience humiliée et opprimée». Et il poursuivait: «Je voudrais que l'ensemble de mon entreprise romanesque dialectise, en quelque sorte, la relation de la littérature et du réel».

Dans *La croix du Nord*, Brochu a visé ce but sans l'atteindre vraiment. L'anecdote est peut-être trop caractérisée. De plus, dans ce récit, tout est en croix, le télescopage des souffrances ne s'effectue pas sans heurts.

Loin d'être limpide, l'écriture de Brochu, pourtant, arrive à créer un univers symbolique qui peut rappeler celui de Ferron. (Commencerait-on maintenant à comprendre, au ▶

Portraits
d'après modèles



ANDRÉE A.
MICHAUD

Une femme essaie de reconstituer l'histoire d'un peintre grâce à des photographies de voyages. Un roman d'atmosphère qu'on peut lire comme on regarde une série d'images.

157 pages, 15.00\$

La littérature
d'aujourd'hui LEMÉAC

Québec, que la littérature du réel doit s'écrire à l'imaginaire?) C'est en tout cas un bon point pour Brochu. Reste néanmoins le sentiment de tenir un roman qui aurait pu être remarquable si l'auteur l'avait laissé dormir une année de plus dans son tiroir.

François Ouellet

LA MAISON CASSÉE
Victor-Lévy Beaulieu
Stanké, 1991,
106 p.; 14,95 \$

Le sort réservé à Maxime Morency évoque l'histoire de bon nombre de familles québécoises. Ne pouvant transmettre le bien ancestral, le fils ayant préféré la ville à la terre et la coutume ne voulant pas qu'on cède une ferme à une fille, le père doit casser maison.

Lorsque la pièce débute, l'encan vient à peine de se terminer. Blanche, une belle-sœur, veuve comme Maxime, essaie de percer les secrets de cet homme solitaire, renfermé «chessé par en dedans». Maxime, lui, s'affaire à clouer des planches aux fenêtres de la maison. Son départ marque la fin de l'histoire des générations qui y ont vécu. Pourtant, pour Maxime, le passé semble, depuis un bon moment déjà, n'avoir d'existence ni dans la mémoire, ni dans le cœur. D'abord revêche, le personnage nous deviendra de plus en plus sympathique au fur et à mesure que nous apprendrons, grâce à Blanche, à le connaître.

La portée de la pièce déborde largement ses aspects sociaux, politiques et historiques. La cassure existait bien avant que Maxime ne décide de fermer la maison. Cette solution constituait d'ailleurs peut-être la seule issue logique. Ce lieu n'engendrant plus que la souffrance et la colère.

Le propos central de *La maison cassée* gravite donc autour de l'éclatement de la famille, de la blessure des êtres qui la composent et des mésestimes qui les

séparent. La montée dramatique est fort bien réussie. Le premier acte se termine par un changement d'attitude chez Maxime qui relance l'action. L'isolement tant physique que psychologique des personnages nous est sensible. Une fois de plus, Victor-Lévy Beaulieu a réussi à créer des personnages attachants et les scènes finales entre Maxime et Blanche de même qu'entre Maxime et Bélangère, sa fille, sont particulièrement touchantes.

Claire Côté

**MON ONCLE MARCEL
QUI VAGUE VAGUE PRÈS
DU MÉTRO BERRI**
Gilbert Dupuis
L'Hexagone, 1991,
158 p.; 16,95 \$

Gilbert Dupuis a le mérite de s'être attaqué à un sujet lourd, parfois sordide, l'itinérance, sans tomber ni dans le misérabilisme ni dans le sensationnalisme. Il dépeint des personnages de *robineux* colorés, évocateurs, drôles, touchants, sans masquer leurs préjugés, leur ignorance et leur comportement auto-destructeur. Les personnages des intervenants sociaux sont relativement nuancés, l'auteur évitant de les figer

dans leur seule fonction professionnelle. D'une façon moins aiguë, c'est certain, ils sont aussi prisonniers que les itinérants d'une situation dont les ramifications multiples leur échappent.

Faite de courtes scènes, changeant rapidement de lieu et modifiant son espace-temps à volonté, la pièce est portée par un mouvement vif. Trop vif peut-être? Structurée par une intrigue à saveur policière (on recherche Besy Body, la prostituée militante à qui tout le monde semble s'intéresser pour des raisons diverses et contradictoires), la pièce perd quelque peu de vue, à mon sens, son enjeu central: le sort des itinérants. Mais enfin ce que je conserve de sa lecture, c'est la force poétique de certains passages qui amènent à compatir au drame de ces âmes mutilées: ce qui compte pour moi.

Benoît Pelletier

LA LUNE ROUGE
Jean Lemieux
Québec / Amérique,
1991, 324 p.; 19,95 \$

François Robidoux est médecin aux Îles-de-la-Madeleine. Il est amené à constater le décès de Charlene Collins dont le corps a été retrouvé au pied d'une falaise de l'île d'Entrée.

Le médecin prétend s'interroger sur le sens de cette mort, alors qu'on le voit surtout s'agiter autour de femmes bien vivantes. De fait, il a été la dernière personne à voir et à toucher bien sûr, la victime avant le drame. Il passera tout le reste du récit à tenter de cacher ce fait aux habitants de l'île d'Entrée, où tout se sait, et au sergent Plogueuil, chargé de l'enquête. Ce roman policier est en fait presque un pastiche du genre. On ne s'y ennuie pas. L'intrigue est bien ficelée et le dénouement tombe à pic.

L'auteur, Jean Lemieux, est médecin aux Îles-de-la-Madeleine (j'ai l'impression de me répéter), médecin-écrivain. On ne peut s'empêcher de penser à Jacques Ferron, mais il faudrait plutôt regarder du côté d'Yves Beauchemin. Il sait raconter une histoire tricotée serrée, mais de surcroît il nous dresse un portrait saisissant des Îles-de-la-Madeleine. Excellent premier roman. (En réimpression).

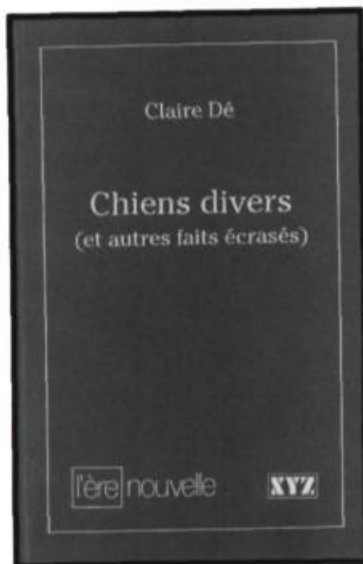
Robert Beauregard

**CHIENS DIVERS ET
AUTRES FAITS ÉCRASÉS**
Claire Dé
XYZ, 1991, 116 p.; 14,95 \$

Claire Dé a de la suite dans les idées, et c'est heureux! En effet, son dernier recueil de nouvelles, *Chiens divers et autres faits écrasés*, s'inscrit dans le prolongement du précédent, *Le désir comme catastrophe naturelle*, Prix Stendhal 1989. Il sera donc encore question de désir et d'amour!

L'imagination ne lui fait certes pas défaut cependant. Son sujet l'inspire, et elle parvient à l'aborder d'une façon renouvelée dans chacune des histoires qu'elle nous livre. Également auteure dramatique, elle campe des personnages bien sentis, vivants, touchants, et la construction de ses récits s'avère d'une grande efficacité. Qu'elle nous entretienne d'une jeune femme trompée, d'un amoureux





maladroit, du plus fidèle compagnon de l'homme, d'un crime passionnel ou de la couleur des dessous de ses proches, elle réussit inmanquablement à nous captiver. Cela tient notamment à sa capacité d'écrire dans des registres différents. À preuve «Chevelure de flamme» où elle met en scène un quasi septuagénaire, ou encore «Pourquoi les marmottes», question à laquelle elle répond fort bien dans son journal cette adolescente de 14 ans, victime d'inceste, qui déplore l'interdiction de «dire qu'on est des réfugiés politiques de notre père».

D'un humour étonnant, Claire Dé a une manière toute personnelle de raconter. Elle nous peint, avec la même aisance, les moments graves de la vie comme des situations totalement loufoques. Réflexions du plus haut sérieux et détails hilarants voisinent d'ailleurs assez souvent dans ses nouvelles et y font bon ménage. Elle ne se refuse rien, pas même de faire parler un chien au subjonctif imparfait. Directe, elle ne s'embarrasse pas de tabous et arrive à nous communiquer un brin de la fantaisie qui traverse ses textes.

Claire Côté

FUGITIVES
Lise Gauvin
Boréal, 1991,
144 p.; 17,95 \$

On édite beaucoup de courtes nouvelles au Québec, inédites ou reprises de différentes revues. Est-ce pour accommoder ceux qui mesurent au compte-gouttes le temps qu'ils consacrent à la lecture? Ou bien les auteurs eux-mêmes sont-ils à court de temps...Ce recueil est néanmoins très intéressant.

Voici vingt nouvelles, originales, présentées en trois parties dont chaque sous-titre annonce exactement ce qui va suivre. «Fugitives», ces rencontres brèves, dont tout le plaisir se concentre en quelques heures; «Laborieuses», ces réceptions et rencontres de travail, qui nous semblent souvent vaines et insignifiantes, dans des groupes intellectuels et universitaires; «Intimes», ces moments de solitude face à soi-même. C'est un bel album de flashes réussis, typiques de notre temps, captés par un coup d'œil averti; s'y ajoute la maîtrise de l'écriture: clarté du style, cohérence des détails et des situations. Nouvelles urbaines décrivant un milieu où la vie sociale, qui prend une large part du temps, se passe dans les bars et les restaurants, en réceptions ou autour d'une table de rédaction. Pas de place pour des relations stables et plus intimes, où se manifesteraient l'affection, l'engagement réciproque, la responsabilité partagée d'un projet à long terme. L'intimité, c'est se retrouver seul devant des questions sans réponse sur sa propre vie. Les personnages sont presque anonymes (jusqu'à n'être désignés que par des lettres prises au hasard dans l'alphabet!). L'auteur veut-elle seulement nous donner un cadre d'analyse où épingle nos observations?

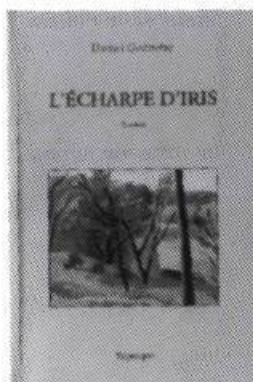
À l'instar de Simone de Beauvoir dans *Les mandarins*, et plus récemment Julia Kristeva dans *Les samourais*, pourquoi Lise Gauvin ne prend-elle pas la peine et le temps d'écrire un roman? Elle prouve ici qu'elle est fine observatrice de ces milieux dont elle fait partie, qu'elle peut utiliser avec beaucoup d'humour leur style sophistiqué, qu'elle ne craint pas de dégonfler, sous le couvert de la fiction, le ballon de leurs rêves et de leur suffisance... Peut-être pourrait-elle aussi y trouver une place pour quelques intellectuels d'un autre type? Juste de quoi nous rassurer!

Monique Grégoire

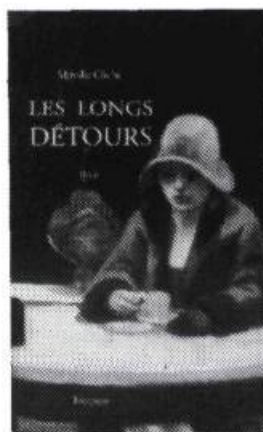
T R I
P T Y
Q U E

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

TÉL.: (514) 524-5900



Daniel Guénette
L'ÉCHARPE D'IRIS
300 p., 19,95 \$
(roman)



Mireille Cliche
LES LONGS DÉTOURS
124 p., 14,95 \$
(roman)



Michel Gosselin
LA MÉMOIRE DE SABLE
140 p., 14,95 \$
(roman)

Robert Giroux
C. Havard
R. LaPalme
**LE GUIDE DE LA
CHANSON QUÉBÉCOISE**
180 p., 15,95 \$
(essai)



Richard Baillargeon
Christian Côté
DESTINATION RAGOU
Un livre
Une carte
Une cassette
180p., 24,95 \$
(essai)



sous la dir. de Francine Couture
**LES ARTS ET LES
ANNÉES 60**
170 p., 19,95 \$
(essai)

